



# Culture

Léa Raso Della Volta

## Le nationalisme turc, ses paradoxes et ses avatars

*C'est une somme extrêmement bien documentée qui nous plonge dans les méandres de la tortueuse question turque. En presque 500 pages, l'auteure explore les différents avatars du nationalisme turc tiraillé entre pantouranisme, panturquisme, islamo-nationalisme et néo-ottomanisme en fonction d'un contexte géopolitique extrêmement mouvant.*

Retenons deux idées majeures : la nation et le nationalisme turcs sont bien antérieurs à la proclamation de la République par Mustafa Kemal et ce nationalisme repose sur un socle bancal. Les Turco-Ottomans ont acquis très tardivement une conscience nationale car l'islam a été imposé comme le marqueur identitaire premier dans le cadre d'un Empire cosmopolite et multiconfessionnel. L'auteure montre comment, dans un premier temps, le pouvoir ottoman avait banni l'élément turc, s'appuyant sur l'islam et le référent califal comme principal marqueur identitaire.

### Les différents âges du nationalisme turc

Comprendre le nationalisme turc dans sa diversité et sa trajectoire non linéaire nous fait remonter à la période du Tanzimat, soit dans la toute première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où l'Empire fait le choix de s'ouvrir aux influences étrangères. L'échec de l'application de la Constitution de 1876, l'échec d'une citoyenneté ottomane supranationale et supraconfessionnelle donnera lieu au développement d'une conscience nationale auprès des millets non musulmans. Le projet des jeunes ottomans ne pouvait pas fonctionner car il ignore le fossé civilisationnel séparant l'Empire ottoman de l'Occident. Il faudra attendre la déliquescence de l'État ottoman à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et la hantise du démembre-

ment pour que l'élément turco-musulman développe une forme de nationalisme défensif face au danger potentiel que pouvait représenter à ses yeux la montée en puissance des différents millets chrétiens (surtout grec et arménien). Cette hantise de se retrouver en situation de « *minoritaire* » ou chassé des territoires de l'Empire comme dans les Balkans, jettera les bases du nationalisme turc tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le concept d'essence religieuse de millet qui prévalait. Accusant un certain retard sur le nationalisme importé d'Europe, l'Empire tarde à se réformer. Si le Tanzimat génère un vent d'optimisme, l'effet ne sera que de courte durée. L'impact suscité par la découverte des stèles de l'Orkhon en Chine en 1889 place le berceau du peuple turc dans les steppes d'Asie centrale. Pour se régénérer, l'Empire dont le centre névralgique se trouve dans les Balkans, doit se déployer vers l'est. Faire le deuil de ses possessions européennes, exterminer les populations chrétiennes d'Anatolie pour acquérir son espace vital et ouvrir un couloir vers l'Asie centrale. Le Darwinisme social trouve toute sa justification : il s'agit d'un « *besoin physiologique* », en référence au premier échelon de la pyramide élaborée par Abraham Maslow. Et pour que la

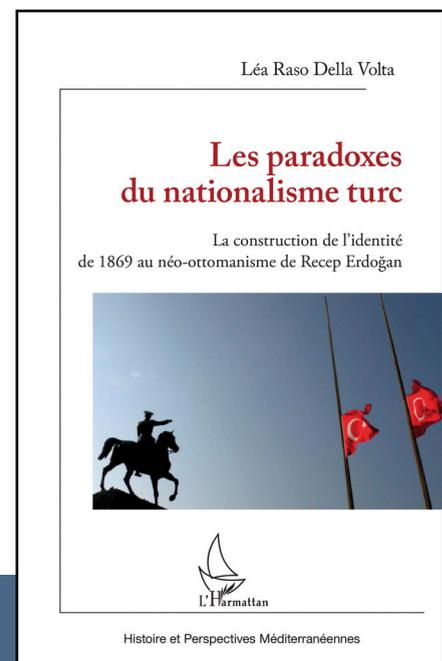
nation turque puisse exister, il faut anéantir l'élément arménien.

Parmi les principaux idéologues nationalistes, notons l'influence de Ziya Gökalp (1876-1924), l'Azéri Ali Hüseyinzade (1864-1941), ou encore le Tatar de Russie : Yusuf Akçura (1876-1935), à l'origine du concept racial d'unité de la turcité, lequel ira jusqu'à théoriser l'istifa, c'est-à-dire la lutte pour la survie (*cidal i hayat*). Le panturquisme est alors compris comme une réponse au panslavisme et à la volonté de russification des peuples turco-musulmans du sud de l'Empire tsariste.

### Entre syndrome de Sèvres et tentation panturquoise

On le voit bien, la construction de ce récit national s'opère dans un contexte où l'élément turc se sent de plus en plus menacé par des projets concurrents (grec, arménien). Un sentiment d'injustice causé par l'inexorable démembrement

**Les paradoxes du nationalisme turc, de Léa Raso Della Volta, l'Harmattan, 42 €**



de l'Empire et la certitude que le millet musulman finira écrasé par les chrétiens. L'auteure parle d'un piège tendu par les Occidentaux qui a fonctionné. En exerçant des pressions sur l'Empire ottoman pour qu'il se réforme, les puissances européennes ont introduit la notion même de minorité jusque-là inconnue dans l'Empire. Avec les traités de Sèvres et de Lausanne les ex-millet se muent en minorités nationales, en citoyens de seconde zone dans leur pays. Tandis que l'identité turque moderne naît de ce sentiment d'être constamment assiégé par des ennemis mortels. Le syndrome de Sèvres, en référence au traité éponyme qui scelle le démembrement définitif de l'Empire, ne confiant aux Turcs qu'un petit réduit au nord de l'Anatolie, cimente encore aujourd'hui ce nationalisme. En cela, Mustafa Kemal peut, à juste titre, être qualifié de demiurge car il est parvenu avec succès à bâtir un État-nation, créant de toutes pièces un peuple qui n'existait pas encore, de doter ce peuple des attributs d'un État occidental moderne. La Turquie ottomane avait manqué d'être rayée de la carte, les Turcs n'existaient pas comme nation. Il n'y avait pas d'Histoire, pas de mémoire, ni de véritable territoire à moins de se contenter des 420 000 km<sup>2</sup> de l'Empire ottoman agonisant amputé par le traité de Sèvres, contre 3 millions de km<sup>2</sup> aujourd'hui. L'État-nation turc kémaliste, qui aurait très bien pu s'appeler Anatolie, est né dans le sang des chrétiens.

### Un nationalisme alimenté par la guerre froide

La disparition prématurée de Mustafa Kemal en 1938, père fondateur de l'État-nation turc, et la Seconde Guerre mondiale provoquent un regain d'intérêt du panturquisme dans le contexte de montée en puissance du nazisme et du totalitarisme. L'élite turque se retrouve orpheline de son chef et tentera de concilier le panturquisme avec les dessins d'Atatürk. L'affirmation d'une laïcité mise sous tension est contrebalancée au lendemain de sa mort. L'État profond prend alors le relais. Il consacra la synthèse turc-islamique censée faire consensus dans les années 1970 – 1980, avec pour mission de rassembler les composantes nationalistes

**Mustafa Kemal peut, à juste titre, être qualifié de demiurge car il est parvenu avec succès à bâtir un État-nation, créant de toutes pièces un peuple qui n'existait pas encore.**

pour engranger une sorte de rente. Mais cette période s'accompagne d'un regain de tensions larvées qui débouchent sur une quasi situation de guerre civile. L'ultranationalisme se manifeste avec la collusion entre la mafia, le pouvoir civil et paramilitaire de l'État profond et une série de scandales, dans les années 1990, qui feront le lit de l'AKP dans les années 2000.

### Permanence du néo-ottomanisme et culture étatique

D'origine kurde par sa mère, l'ancien président Turgut Özal initiera à la fin des années 1980 une politique néo-ottomane reprise à son compte par l'AKP dans les années 2000. À l'évidence, la Turquie n'en a pas fini avec l'ultranationalisme et la banalisation du parti d'extrême droite (le MHP). La tentation du Touran se traduit par l'eurasisme turc (Dogu Perincek) parallèle au néo-ottomanisme qui prône une

expansion vers le sud et l'ouest. Retourner aux sources ottomanes du pouvoir avec l'hyper-présidentialisme d'Erdogan participe d'une volonté de puissance mais aussi d'un renoncement partiel de l'idée d'État-nation telle que conçue et modelée par Atatürk, chantre de la turcité moderne. Ce que nous dit ce livre est que l'histoire du nationalisme turc n'est pas linéaire. Après les années de plomb, a succédé l'ouverture démocratique, puis le raidissement autoritaire. On assiste, aujourd'hui, à l'émergence du concept de *Türkyeli* (de Turquie) qui tend à faire du citoyen non pas un Turc mais un habitant de Turquie. L'identité ne serait plus exclusivement turque mais néo-ottomane, manière de renouer avec le passé. Ce faisant, la société civile, aussi muselée soit-elle, est appelée à jouer un rôle majeur. On regrettera néanmoins les nombreuses erreurs factuelles au sujet du mouvement national arménien (l'auteure cite une chimérique « *légion de jeunesse arménienne* ») et prête des revendications autonomistes que les Arméniens ottomans n'avaient pas. On retiendra une leçon primordiale : si les Turcs ne peuvent prétendre à être un peuple autochtone en Anatolie, en dépit du révisionnisme historique appliqué sous Mustafa Kemal, ils ont su tirer avantage d'avoir une densité d'État et une culture étatique qui leur ont permis de bâtir un État solide et hiérarchisé. Cela grâce à l'héritage légué par les élites ottomanes issues du Tanzimat qui a assuré le passage de l'Empire à la République. ■

Zaven Djandjikian



CEDH. D. Perincek, le droit au négationnisme au nom de la liberté d'expression.